

En vie d'art... ou petite réflexion en vrac

Julie Huard

Numéro 109, hiver 2000–2001

Les Arts et la Vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41545ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Huard, J. (2000). En vie d'art... ou petite réflexion en vrac. *Liaison*, (109), 19–21.



En vie d'art... ou petite réflexion en vrac

Julie Huard

Ah? Un message dans ma boîte vocale. Tiens, c'est Psenak! « Ça t'intéresse de m'écrire quelque chose sur l'art et la vie? J'ai pensé à toi en tant que journaliste culturelle et auteure et je me suis dis que tu aurais peut-être envie de t'y tremper un peu. Penses-y et donne-moi un coup de fil! » L'art et la vie. L'ART et la VIE... Oui, j'y pense.

Le coup de téléphone a déjà l'âge de cinq jours, je n'ai même pas encore donné mon accord définitif et ce sujet d'article me trotte tellement dans la tête que me voici assise devant l'écran avec cette phrase qui ne cesse depuis de se rappeler à moi : l'art, c'est la vie. C'EST la vie. Oui, j'y pense. Bien sûr que j'y pense. Psenak, tu as visé juste. Et je suis piquée. Depuis une quinzaine d'années maintenant, je baigne dans le milieu des arts, je m'y inspire, j'y partage des moments de vie, de création, et tente d'en rapporter les plus belles couleurs à la télévision. C'est simple, j'y vis. Alors Psenak, écoute, si tu me permets de répondre à ta demande en écrivant en vrac, avec les mots du cœur d'abord, je te dirai oui.

Parce que pour moi, l'art c'est la vie. C'est le cœur qui bat, qui palpète. C'est le sang rouge vif pomme à croquer qui nous oxygène. C'est la

voix irrésistible, l'air qui gonfle les poumons. L'art est écarlate. Et il déteint, heureusement, un peu partout sur nos existences en laissant ses traces, parfois géantes, parfois minuscules. De belles taches vermeilles qui nous marquent pour toujours. Car l'art nous accompagne, même à notre insu, touche nos vies, découpe nos villes, dessine nos espaces intérieurs extérieurs. Les angles coupants de certaines architectures torontoises nous incitent peut-être, par moments, à réfléchir aux degrés pointus de la modernité! Comment les photographies en gros plan des visages de ces enfants infusés vingt-sept fois nous font-elles réagir? Fermons-nous la radio si la voix de Lara Fabian y est trop souvent diffusée? L'art nous entoure, nous provoque, nous laisse indifférents ou admiratifs. Il n'y a pas une journée sans la présence et l'action de l'art dans nos quotidiens, quels qu'ils soient. L'art possède magnifiquement l'art de se faufiler en dedans et de créer des états, des émotions, de façonner qui nous sommes, individuellement et en tant que peuple. Et c'est là que je m'y intéresse féroce-ment. Quand l'art se *pêle-mêle* à la vie intérieure et y sculpte des élans, des vagues, des passions. Des instants bruts si vrais qu'ils font frémir. Ceux qui seront plus tard exprimés à coups de pinceau ou de mots par le créateur et reçus ensuite par le spectateur. C'est ce que j'adore découvrir et partager par-dessus tout : l'art qui donne la vie. Tu vois, Psenak, la vie pour moi, c'est la mer, la grande bleue, tempêtes et accalmies comprises.



« C'est d'émotion que je parle. L'émotion qui naît et qui est le fœtus de tout art. Celle qui te tend la main ou qui te repousse. S'ouvrir à l'art, c'est s'exposer à l'émotion, à la beauté, à l'inspiration, à l'indignation, au rire. »



Photo : C. Michaud

Photo : Jean-Pierre Calissie

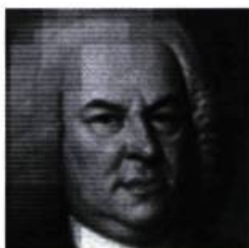


Photo : Archives Liaison



Photo : Archives Liaison

Et l'art, c'est le courant marin, c'est le fond d'eau sur lequel la mer s'appuie. Parfois elle y résiste mais elle finit toujours par suivre son cours.

J'aime ne jamais sortir indemne de l'art. J'aime en être affectée. Je déteste l'indifférence devant lui. Ne pas être atteinte, positivement ou négativement, me déçoit. J'aime que l'art transporte, transforme et permette de s'égarer. Et je chéris particulièrement les instants de grâce qu'il procure. Tu sais, cet immense instant, au théâtre, au cinéma, grâce auquel et pendant lequel tu oublies même de respirer. Lorsque le piqué tourné impossiblement chevaleresque de Nouriev stoppe sec, et qu'il se tient là, d'aplomb, sur une toute petite demi-pointe. L'instant qui t'est offert. L'instant où tu reçois. Où ta bouche s'entrouvre et où tes yeux voient au-delà. Les mots de Rimbaud qui cognent, ivres, à tes paupières. Cet instant précieux qui te porte ailleurs et qui se cache dans les toiles de fond de toutes les formes d'art. Tu oublies ton nom lorsque le *Requiem* de Fauré s'élève dans l'espace de ton salon en même temps que dans ta poitrine. Et ta hanche devient contagieusement et dangereusement houleuse lorsque, soudain, Chan Chan du Buena Vista Social Club s'y frotte. Et plus rien n'existe lorsque Alain Léprest chante « Il

pleut sur la mer ». Tu souris. Tu divagues. Et tu rates ton rendez-vous car tu as perdu la notion du temps devant une toile de Chagall, de Riopelle. C'est d'émotion que je parle. L'émotion qui naît et qui est le fœtus de tout art. Celle qui te tend la main ou qui te repousse. S'ouvrir à l'art, c'est s'exposer à l'émotion, à la beauté, à l'inspiration, à l'indignation, au rire. C'est laisser entrer et prendre racine en soi le fruit de la création de l'autre : tendresse, violence, douceur, haine, désir, peur, amour, bonheur, tout. C'est fermer le livre ou quitter la salle de spectacles avec un cadeau vivant vibrant au creux de sa paume. Un cadeau à laisser mourir ou à placer dans son coffre au trésor comme un enfant à qui on donne un sucre d'orge et qui le lèchera à petits coups, le plus longtemps possible. Chacun offre ce qu'il a à dire, avec les moyens et le bagage qu'il a. Et chacun reçoit comme il le peut, avec les moyens et le bagage qu'il a. Entre les deux, il y a l'émotion. Comme une femme fertile, une mère. La bague d'un sablier par où tout passe. L'art est pour moi la seule source d'émotion comparable à celles que provoquent dans nos esprits, nos chairs, nos cœurs, l'amour et la nature. La vie sans émotion est nulle, n'a pas de sens. Nos vies sont directement soudées à l'émotion et au pouvoir de l'amour, de l'art et de la nature. Trois jugulaires de vie. Peut-on

vivre sans amour, sans nature, sans art? Je ne crois pas. Si on me demandais de choisir l'un des trois, je serais aussi déchirée que d'avoir à choisir entre mon cœur, mon esprit et mon corps. La vie sans art? L'art sans la vie? Impossible. Sauf dans le pire feu des catastrophes où les humains donnent tout, même leur âme, pour survivre. La Sierra Leone. Le Bangladesh. L'Éthiopie. Quand ta vie est en jeu, entre deux bombes, inondé jusqu'au cou ou l'estomac tapissé de faim, tu es bien loin des manuscrits enluminés et des huiles longuement songées. L'art ne fait pas partie de la survie. Sa destinée touche plutôt les survivants. Ceux qui ont, après coup, quelque chose à partager et le ventre assez plein pour l'exprimer.

Dans la vie, quand on peut se l'approprier tous les jours, comme toi, l'art est un luxe, dit mon amie Laurence. C'est vrai. C'est un luxe. Un privilège. Je suis un témoin privilégié, grâce au métier que j'exerce, des effets quotidiens de l'art sur la vie et de la vie sur l'art. Privilège de recevoir les paroles d'André Perrier du Théâtre du Nouvel-Ontario à Sudbury qui, lorsqu'il me parle de la poésie de Patrice Desbiens, a les yeux qui débordent d'émotion liquide. J'écoute. Privilège d'assister au moment où l'aquarelliste aylmerois Jacques Desgagnés donne des couleurs aux explosions de son cœur. Je vois. Privilège de lire Robert Lalonde avec le bout de l'index collé indéfiniment sur des phrases qui m'inspirent et me renvoient sans cesse à moi. Je sens. Privilège de percevoir, sous les notes magnifiquement fluides de l'*Aria* des *Variations Goldberg* de Bach, Glenn Gould qui chante et qui respire. Je frissonne. Privilège d'interviewer Louise Naubert et d'accueillir le théâtre qui se passionne à travers elle et qui constelle son regard. Je ressens. Oui, je suis un témoin privilégié des états d'arts et d'âmes d'une multitude d'artistes passionnés et passionnants. J'adore ça. Ce qui les anime est ma nourriture la plus précieuse : la passion, la création, la réflexion. Je partage de ces instants avec eux depuis longtemps et je n'ai pas du tout envie d'arrêter; au contraire, j'ai un grand désir d'aller plus loin et d'approfondir davantage. Approfondir quoi? L'art et la vie, on y revient toujours. Je ne veux jamais oublier de voir, d'écouter, de sentir, de ressentir, même si la vie me fait galoper très vite parfois. L'âme de l'art réclame du temps. Il faut le lui accorder. Psenak, rêves-tu toi aussi qu'un beau jour, les mécènes courront les rues et que les bourses tomberont du ciel comme la pluie? J'exagère un peu, mais pas trop! Il faut offrir plus de temps de création aux

artistes et leur permettre de suivre leur route. Notre société en sera gagnante. Justement, en période électorale, il serait intéressant que nos politiciens encouragent et soutiennent davantage les artistes, non? Mais le mot art n'est malheureusement jamais prononcé en campagne électorale. Ni le mot bonheur. On préfère plutôt arracher verbalement la peau du dos de son adversaire pour faire valoir la supériorité de son programme! On est dupes ou quoi?

L'art est certainement l'éloge de nos différences humaines, l'éloge de nos identités. Comment le dernier survivant de la Terre raconterait-il notre histoire s'il ne subsistait sur la planète que notre art, depuis nos balbutiements ornant les murs des grottes de Lascaux en passant par la *Berceuse* de Van Gogh jusqu'aux cris primaux de nos technoraps modernes? Intéressant d'y penser, non? L'art est inépuisable. La vie ne l'est pas.

Je demande à l'art ce que je demande à la vie : émerveille-moi, dépayse-moi, surprends-moi. Au détour d'une rue ou d'une page, je ne sais jamais ce que je trouverai.

Une couleur, une saveur, une douleur.

J'essaie, juste un peu, d'être à l'affût de l'imprévisible et j'aime les chocs culturels de tous acabits. C'est bon de sentir ses sens transportés jusqu'au voyage intérieur.

Oui, l'art c'est la vie, c'est le sang rouge vif pomme à croquer qui m'oxygène. Tu comprends, Psenak? C'est ce que je voulais te dire.

Un jour, quand tu poses ta paume sur le marbre blanc du *Taj Mahal*, que tu y flattes une anémone de lapis-lazuli finement incrustés et que tu apprends qu'on a coupé les mains de l'artiste architecte auteur de ce majestueux chef-d'œuvre pour ne pas qu'il puisse le reproduire ailleurs, ce jour-là, tu sais que ta vie ne sera plus jamais la même. ●

Julie Huard est poète et chroniqueuse à la télévision de Radio-Canada. Elle fera paraître ce printemps *Le Carnaval de la Licorne*, un récit poétique.

